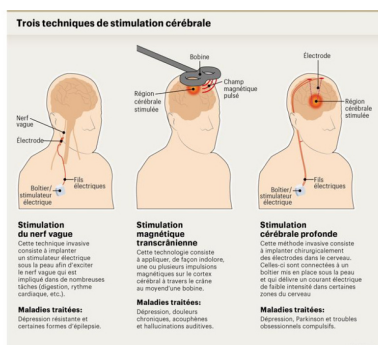


Le courant à haute fréquence, vrai espoir pour la psychiatrie

CERVEAU

La stimulation cérébrale profonde, d'abord utilisée en neurologie, pénètre peu à peu le champ psychiatrique. Efficace contre les troubles compulsifs, elle est testée pour soigner d'autres pathologies.

Par Elisabeth Gordon. Mis à jour le 28.12.2014 **1** Commentaire



Utiliser du courant électrique pour corriger certaines fonctions cérébrales, la pratique n'est pas nouvelle. Trois techniques (voir infographie) sont connues depuis de nombreuses années: la stimulation du nerf vague, la stimulation cérébrale transcrânienne et la stimulation cérébrale profonde. Ces pratiques ont toutefois connu un regain d'intérêt avec l'utilisation étendue de la stimulation cérébrale profonde qui, après avoir été employée en neurologie, pénètre peu à peu le champ de la psychiatrie.



Comme son nom l'indique, cette stimulation consiste à activer des régions profondes du cerveau à l'aide d'électrodes. Celles-ci sont reliées à un petit boîtier, analogue à un stimulateur cardiaque, qui est implanté sous la peau au niveau du thorax et envoie au cerveau des impulsions électriques de faible intensité, de façon programmée (voir infographie).

Dans son principe, cette technique est similaire aux électrochocs de sinistre mémoire. S'ils ont mauvaise réputation, c'est, selon Panteleimon Giannakopoulos, chef du service de psychiatrie générale aux Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), «parce

Partager & Commenter

qu'ils ont été utilisés par certains régimes politiques et hors des indications auxquelles ils étaient destinés». Maniés à bon escient, ils sont d'ailleurs toujours employés dans la prise en charge de certaines formes graves de dépression. Mais le courant électrique est appliqué à l'extérieur du crâne, alors que dans la stimulation cérébrale profonde il l'est à l'intérieur. «Cette technique nécessite donc une intervention chirurgicale et elle est plus invasive, constate encore le psychiatre. Mais elle est beaucoup plus ciblée que les électrochocs.»

TOC et syndrome de la Tourette

La neurostimulation a d'abord été appliquée au traitement de formes graves de tremblements, de la maladie de Parkinson et de spasmes musculaires involontaires (lire encadré). Mais, depuis une dizaine d'années, elle commence à être utilisée en psychiatrie où elle est cependant toujours réservée à des troubles sévères, après l'échec des traitements conventionnels.

Elle est surtout employée dans la prise en charge de troubles obsessionnels compulsifs (TOC) et donne de bons résultats. Elle a aussi été testée dans le traitement des tics du syndrome de Gilles de la Tourette et pourrait avoir un potentiel pour soigner certaines addictions (notamment à la cocaïne) ou l'anorexie mentale, qui sont des problèmes de natures différentes, mais qui «s'accompagnent de comportements compulsifs».

A titre expérimental, la méthode est utilisée dans des cas de dépression qui ont résisté aux électrochocs, et on a même envisagé de la tester chez des patients atteints de la maladie d'Alzheimer ou chez des personnes obèses.

Toutefois, la neurostimulation ne peut être efficace que «si l'on a identifié les noyaux cérébraux impliqués dans la pathologie, tempère le Pr Giannakopoulos. Plus la maladie progresse en affectant un nombre important de structures cérébrales, plus cela devient difficile. Car pour changer la donne, il faut pouvoir implanter les électrodes à un endroit très précis. C'est la clé de la réussite.» Dans la prise en charge de la maladie d'Alzheimer, le psychiatre estime ainsi que «le bénéfice risque d'être trop mince par rapport aux effets secondaires du traitement».

L'intervention n'est en effet pas anodine. Outre les possibles effets secondaires de l'opération (hémorragies et infection liées à la pose d'électrodes), «elle peut avoir un impact psychologique». Cette technique lourde doit donc «être mise en œuvre dans des centres spécialisés, comme il en existe notamment à Genève et à Berne, qui disposent de plateaux techniques adéquats». Elle requiert en outre une étroite collaboration entre des neurologues, des neurochirurgiens et des psychiatres.

Considérations éthiques

S'il importe de bien encadrer cette technique, c'est aussi parce qu'elle pose des questions éthiques particulières. «En traitant des personnes souffrant de la maladie de Parkinson, nous avons réussi, à la demande, à provoquer chez eux des fous rires ou au contraire une grande tristesse», constate Pierre

Pollak, médecin-chef du service de neurologie des HUG, qui est à l'origine de l'envol de la neurostimulation (lire encadré). En améliorant la technique, constate-t-il, «on pourrait bientôt réussir à contrôler les circuits du bonheur, de la jouissance et bien d'autres». On peut donc craindre des dérives.

On n'en est pas là et, aujourd'hui, en neurologie comme en psychiatrie, «la stimulation cérébrale profonde ouvre un grand champ de possibilités pour l'avenir», conclut Panteleimon Giannakopoulos. Mais aussi prometteuse soit-elle, elle ne sera réservée qu'à un nombre limité de patients. (Le Matin)

Créé: 28.12.2014, 09h11

L'actualité internationale en vidéo : En images : le monde se mobilise contre

En images : le monde se mobilise contre le réchauff...

01:26



vidéo en cours



28/11/15



28/11/15
Selon Erdogan, "Poutine joue..."

29/11/15



"Résister à la peur de..."

28/11/15

Voir tous les commentaires